

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1737 : Les fausses confidences](#)[CollectionFR. Les fausses confidences : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1738 : Les fausses confidences \(editio princeps\)](#)

## 1738 : Les fausses confidences (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

134 Fichier(s)

### Les mots clés

[Editio princeps](#)

### Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1738 : *Les fausses confidences*(*editio princeps*), 1738

Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/906>

### Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *Les fausses confidences*, A Paris, Chez Prault père, 1738.

Date[1738](#)

Genre[Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés*Editio princeps*

CouvertureParis

LangueFrançais

### Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage

à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

---

Y. 5768

LES FAUSSES  
CONFIDENCES,  
COMEDIE.

De Monsieur DE MARIVAUX.

Réprésentée par les Comédiens Italiens ordinaires  
du Roi.

*Le prix est de trente sols.*



A PARIS;  
Chez PRAULT pere, Quay de Gèvres,  
au Paradis.

---

M. DCC. XXXVIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

APPROBATION.

J'AY lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé: *Les Fausses Confidences*, Comédie en trois Actes. A Paris ce 15. Septembre 1733.

Signé, LASERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gentensans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Preydt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé PIERRE PRAULT pere, Libraire Imprimeur de nos Fermes & Droits à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, *Nouveau Recueil de Pièces du Théâtre Italien; le Diable boiteux; Histoire d'Osman, Premier du nom; la Vérité triomphante de l'Erreur.* & il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ou imprimer lesdits Livres cy-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres cy-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, changement de titre, ou autrement sans la permission expresse dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre

chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle: Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies, collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires, soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelle tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingtième jour de Décembre, l'an de grace mil sept cents trente sept, & de notre Règne le vingt-troisième. Par le Roy en son Conseil. Signé, S A I N S O N.

*Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 561. Fol. 524. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 20. Ferrier 1723. A Paris ce 21. Decembre 1737.*

*Signé, S. LANGLOIS, Syndic.*

PAR M. DE LA HARPE

**LES FAUSSES**

**CONFIDENCES,**

PAR M. DE LA HARPE

**COMEDIE**

**En trois Actes,**

PAR M. DE LA HARPE

PAR M. DE LA HARPE

PAR M. DE LA HARPE

ACTEURS.

ARAMINTE, fille de Madame Argante.

DORANTE, neveu de Monsieur Remy.

Monsieur REMY, Procureur.

Madame ARGANTE.

MARLEQUIN, valet d'Armince.

DUBOIS, ancien valet de Dorante.

MARTON, suivante d'Armince.

LE COMTE, son fils.

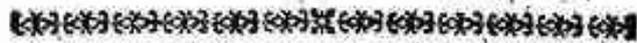
Un DOMESTIQUE parlant.

Un GARÇON Jouiailier.

*La Scène est chez Madame Argante.*



LES FAUSSES  
CONFIDENCES,  
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *introduisant Dorante.*



YEZ la bonté, Monsieur, de  
vous asséoir un moment dans  
cette Salle, Mademoiselle Mar-  
ton est chez Madame, & ne tar-  
dera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

A ij

4 LES FAUSSES CONFID.

ARLEQUIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie de peur que l'ennui ne vous prenne, nous discourerons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie, ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

ARLEQUIN.

Voyez, Monsieur, n'en faites pas de façon, nous avons ordre de Madame, d'être honnête, & vous êtes témoins que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je, je serai bien-aïse d'être un moment seul.

ARLEQUIN.

Excusez, Monsieur, & restez à votre fantaisie.

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS *entrant*

*avec un air de mystère.*

AH! te voilà?

DUBOIS.

Où, je vous guettois.

C O M É D I E.  
D O R A N T E.

J'ai cru que je ne pourrois me débarrasser d'un Domestique qui m'a introduit ici, & qui vouloit absolument me défennuyer en restant. Dis-moi, Monsieur Remy n'est donc pas encore venu ?

D U B O I S.

Non, mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*Il cherche, & regarde*) N'y a-t-il-là personne qui nous vöye ensemble ? Il est essentiel que les Domestiques ici ne sçachent pas que je vous connoisse.

D O R A N T E.

Je ne vois personne.

D U B O I S.

Vous n'avez rien dit de notre projet à Monsieur Remy votre parent ?

D O R A N T E.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'Intendant, à cette Dame-ci dont je lui ai parlé, & dont il se trouve le Procureur ; il ne sçait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier, il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenteroit à elle, qu'il y seroit avant moi, ou que s'il n'y étoit pas encore, je demandasse une Mademoiselle Marton. Voilà tout, & je n'aurois garde de lui confier notre projet, non

A iij

## 6 LES FAUSSES CONFID.

plus qu'à personne ; il me paroît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté, Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zèle ; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnoissance que je ne te doive !

DUBOIS.

Laissons cela, Monsieur ; tenez, en un mot je suis content de vous, vous m'avez toujours plû ; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime, & si j'avois bien de l'argent il seroit encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnoître tes sentimens pour moi, ma fortune seroit la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Hé bien, vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux : veuve d'un mari qui avoit une grande Charge dans les Finances ; & tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

COMÉDIE. 7  
DUBOIS.

Point de bien ! Votre bonne mine est un Perou : tournez-vous un peu que je vous considère encote : allons, Monsieur, vous vous mocquez, il n'y a point de plus grand Seigneur que vous à Paris : Voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles ; & notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois déjà en des habits dans l'appartement de Madame.

DORANTE.

Quelle chimère !

DUBOIS.

Oui ; je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre Salle, & vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah ! Vous en avez bien soixante, pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable ?

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, & tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en fera si honteuse, elle se débattrra tant, elle deviendra si foible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en

A iij

**LES FAUSSES CONFID.**

épousant ; vous m'en direz des nouvelles ,  
vous l'avez vûe , & vous l'aimez ?

**DORANTE.**

Je l'aime avec passion , & c'est ce qui fait  
que je tremble !

**DUBOIS.**

Oh ! vous m'impatientez avec vos ter-  
reurs : eh que diantre ! un peu de confian-  
ce ; vous réussirez , vous dis-je. Je m'en  
charge , je le veux , je l'ai mis là ; nous som-  
mes convenus de toutes nos actions , toutes  
nos mesures sont prises ; je connois l'humeur  
de ma Maîtresse , je sçais votre mérite , je  
sçais mes talens , je vous conduis , & on  
vous aimera , toute raisonnable qu'on est ;  
on vous épousera toute fière qu'on est , &  
on vous enrichira tout ruiné que vous êtes ,  
entendez-vous ? fierté , raison & richesse , il  
faudra que tout se rende. Quand l'amour  
parle , il est le Maître , & il parlera : adieu ,  
je vous quitte ; j'entends quelqu'un , c'est  
peut-être Monsieur Remy , nous voilà em-  
barqués , poursuivons. *(Il fait quelques pas ,  
& revient.)* A propos , tâchez que Mar-  
ton prenne un peu de goût pour vous. L'Amour  
& moi nous ferons le reste.

COMEDIE. 9

SCENE III.

Monsieur REMY, DORANTE;

Monsieur R E M Y.

**B**onjour, mon neveu, je suis bien-aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir, on est allé l'avertir. La connoissez-vous?

D O R A N T E.

Non, Monsieur; pourquoi me le demandez-vous?

Monsieur R E M Y.

C'est qu'en venant ici j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins.

D O R A N T E.

Je le crois.

Monsieur R E M Y.

Et de fort bonne famille, c'est moi qui ai succédé à son pere; il étoit fort ami du vôtre; homme un peu dérangé; sa fille est restée sans bien; la Dame d'ici a voulu l'avoir; elle l'aime, la traite bien moins en Suivante, qu'en amie; lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, & a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, & qui est

10 LES FAUSSES CONFID.

à son aise ; vous allez être tous deux dans la même maison ; je suis d'avis que vous l'épousiez : qu'en dites-vous ?

DORANTE *sourit à part.*

Eh ! .. Mais je ne pensois pas à elle.

Monsieur R E M Y.

Hé bien , je vous avertis d'y penser , tâchez de lui plaire ; vous n'avez rien , mon neveu , je dis rien qu'un peu d'espérance ; vous êtes mon héritier , mais je me porte bien , & je ferai durer cela le plus long-tems que je pourrai , sans compter que je puis me marier ; je n'en ai point d'envie , mais cette envie là vient tout d'un coup , il y a tant de minois qui vous la donnent : avec une femme on a des enfans ; c'est la coutume , auquel cas serviteur au collatéral ; ainsi , mon neveu , prenez toujours vos petites précautions , & vous mettez en état de vous passer de mon bien , que je vous destine aujourd'hui , & que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison , Monsieur , & c'est aussi à quoi je vais travailler.

Monsieur R E M Y.

Je vous y exhorte. Voici Mademoiselle Marton , éloignez-vous de deux pas , pour me donner le tems de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

COMEDIE. II

SCENE IV.

Monſieur REMY, MARTON,  
DORANTE.

MARTON.

**J**E ſuis fâchée, Monſieur, de vous avoir  
fait attendre ; mais j'avois affaire chez  
Madame.

Monſieur REMY.

Il n'y a pas grand mal, Mademoiſelle,  
j'arrive. Que penſez-vous de ce grand garçon-  
là ? (*montrant Dorante.*)

MARTON *riant.*

Eh ! par quelle raiſon, Monſieur Remy,  
faut-il que je vous le diſe ?

Monſieur REMY.

C'eſt qu'il eſt mon neveu.

MARTON.

Hé bien, ce neveu-là eſt bon à montrer ;  
il ne dépare point la famille.

Monſieur REMY.

Tout de bon ? c'eſt de lui dont j'ai parlé  
à Madame pour Intendant, & je ſuis char-  
mé qu'il vous revienne : il vous a déjà vûe,  
plus d'une fois chez moi quand vous y êtes  
venuë ; vous en ſouvenez-vous ?

12 LES FAUSSES CONFID.

MARTON.

Non; je n'en ai point d'idée.

Monsieur R E M Y.

On ne prend pas garde à tout. Sçavez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit ? Quelle est cette jolie fille-là ? (*Marton sourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre pere & le sien s'aimoient beaucoup, pourquoi les enfans ne s'aimeroient-ils pas ? En voilà un qui ne demande pas mieux ; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE *embarrassé.*

Il n'y a rien-là de difficile à croire.

Monsieur R E M Y.

Voyez comme il vous regarde : vous n'aferiez pas là une si mauvaise emplette.

MARTON.

J'en suis persuadée ; Monsieur prévient en sa faveur, & il faudra voir.

Monsieur R E M Y.

Bon, bon ! il faudra ! Je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

MARTON *riant.*

Je craindrois d'aller trop vite.

DORANTE.

Vous importunez Mademoiselle, Monsieur.

MARTON *riant.*

Je n'ai point tant pas l'air si indocile.

Monsieur R E M Y *joyeux.*

Ah ! je suis content, vous voilà d'accord,

C O M E D I E. 13

Oh ç'a, mes enfans, ( *il leur prend les mains à tous deux.* ) Je vous fiance en attendant mieux. Je ne sçauois rester ; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à Madame. Adieu, ma nièce.

( *il sort.* )

MARTON *riant.*  
Adieu donc, mon oncle.

S C E N E V.

MARTON, DORANTE.

MARTON.

**E**N vérité, tout ceci à l'air d'un songe. Comme Monsieur Remy expédie ! votre amour me paroît bien prompt, sera-t'il aussi durable ?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, Mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir, j'entens Madame qui vient, & comme, grace aux arrangemens de Monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, Mademoiselle.

14 LES FAUSSES CONFID:

MARTON *en le voyant sortir.*

J'admire le penchant dont on se prend  
tout d'un coup l'un pour l'autre.



S C E N E V I.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

**M**ARTON, quel est donc cet homme qui  
vient de me saluer si gracieusement,  
& qui passe sur la terrasse ? Est-ce à vous à qui  
il en veut ?

MARTON.

Non, Madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE *d'un air assez vif.*

Hé bien, qu'on le fasse venir, pourquoi  
s'en va-t-il ?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse  
auparavant. C'est le neveu de Monsieur  
Remy, celui qu'il vous a proposé pour hom-  
me d'affaire.

ARAMINTE.

Ah ! c'est là lui ! Il a vraiment très-bonne  
façon.

MARTON.

Il est généralement estimé ; je le sçais.

C O M E D I E. 15  
A R A M I N T E.

Je n'ai pas de peine à le croire ; il a tout l'air de le mériter. Mais , Marton , il a si bonne mine , pour un Intendant , que je me fais quelque scrupule de le prendre ; n'en dira-t-on rien ?

M A R T O N.

Et que voulez - vous qu'on dise ? Est - on obligé de n'avoir que des Intendants mal faits.

A R A M I N T E.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir ; Dès que c'est Monsieur Remy qui me le donne , ç'en est assez ; je le prends.

M A R T O N *comme s'en allant.*

Vous ne sçauriez mieux choisir. (*Et puis revenant.*) Etes-vous convenuë du parti que vous lui faites ? Monsieur Remy m'a chargé de vous en parler.

A R A M I N T E.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là - dessus. Dès que c'est un honnête homme , il aura lieu d'être content. Appelez-le.

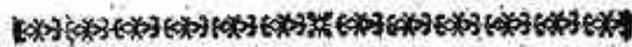
M A R T O N *hésitant à partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le Jardin , n'est-ce pas ?

A R A M I N T E.

Oui ; comme il voudra : qu'il vienne.

(*Marton va dans la coulisse.*)



S C E N E V I I.

DORANTE , ARAMINTE ,  
MARTON.

MARTON.

**M**onsieur Dorante , Madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez , Monsieur ; je suis obligée à Monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu , je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un Intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui ; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espere , Madame , que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez , & que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligeroit tant à présent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non , Monsieur ; c'est une affaire terminée ; je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment ; vous y avez travaillé ?

DORANTE.

COMEDIE. 17

DORANTE.

Oui, Madame, mon père étoit Avocat,  
& je pourrois l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire, que vous êtes un homme de  
très-bonne famille, & même au-dessus du  
parti que vous prenez.

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti  
que je prends, Madame; l'honneur de servir  
une Dame comme vous, n'est au-dessous de  
qui que ce soit, & je n'envierai la condition  
de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer  
de sentiment. Vous trouverez ici tous les  
égards que vous méritez; & si dans les suites,  
il y avoit occasion de vous rendre service, je  
ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà Madame: je la reconnois.

ARAMINTE.

Il est vrai que je suis toujours fâchée de  
voir d'honnêtes gens sans fortune; tandis  
qu'une infinité de gens de rien, & sans mé-  
rite, en ont une éclatante; c'est une chose  
qui me blesse, surtout dans les personnes de  
son âge; car vous n'avez que trente ans, tout  
au plus.

B

18 LES FAUSSES CONFID:  
DORANTE.

Pas tout-à-fait encore, Madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est  
que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être d'aujourd'hui, Ma-  
dame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je  
vous destine; s'il ne vous convient pas, il y  
en a d'autres, & vous choisirez. Il faut aussi  
quelqu'un qui vous serve, & c'est à quoi je vais  
pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Arlequin, Madame.  
Je le vois à l'entrée de la salle, & je vais l'ap-  
peler, Arlequin? parlez à Madame.

\*\*\*\*\*

SCENE VIII.

ARAMINTE, DORANTE,  
MARTON, ARLEQUIN.

MARLEQUIN.

ME voilà, Madame.

ARAMINTE.

Arlequin, vous êtes à présent à Monsieur;

COMÉDIE 12  
vous le servirez ; je vous donne à lui.

ARLEQUIN.

Comment, Madame, vous me donnez à lui ! Est-ce que je ne serai plus à moi ? Ma personne ne m'appartiendra donc plus ?

MARTON.

Quel benêt !

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

ARLEQUIN *comme pleurant.*

Je ne sçai pas pourquoi Madame me donne mon congé : je n'ai pas mérité ce traitement ; je l'ai toujours servi à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé, j'ots payerai pour être à Monsieur.

ARLEQUIN.

Je représente à Madame que cela ne seroit pas juste : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puis-que j'aurai vos gages, autrement je supponerois Madame.

ARAMINTE.

Je désespere de lui faire entendre raison.

MARTON.

Tu es bien sot ! Quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis : fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas ?

B ij

20 LES FAUSSES CONFID:

ARLEQUIN.

Toujours.

MARTON.

Et bien, ce sera Monsieur qui te le dira  
comme moi, & ce sera à la place de Madame  
& par son ordre.

ARLEQUIN.

Ah! c'est une autre affaire! C'est Madame  
qui donnera ordre à Monsieur de souffrir mon  
service, que je lui prêterai par le commande-  
ment de Madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

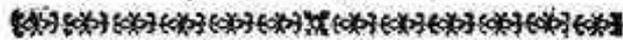
Vous voyez bien que cela méritoit expli-  
cation.

UN DOMESTIQUE vient.

Voici votre Marchande qui vous apporte  
des Etoffes, Madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, & je reviendrai. Mon-  
sieur, j'ai à vous parler d'une affaire; ne vous  
éloignez pas.



SCENE IX.

DORANTE, MARTON,  
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OH ça, Monsieur, nous sommes donc  
l'un à l'autre, & vous avez le pas sur  
moi. Je serai le valet qui sert, & vous le  
valet qui serez servi par ordre.

MARTON.

Ce saquin avec ses comparaisons ! Va-t'en.

ARLEQUIN.

Un moment, avec votre permission.  
Monsieur, ne payerez vous rien ? Vous a-t'on  
donné ordre d'être servi gratis ?

(Dorante rit.)

MARTON.

Allons, laissez-nous. Madame te payera ;  
n'est-ce pas assez ?

ARLEQUIN.

Pardi, Monsieur ; je ne vous coûterai  
donc guère ? On ne sçauroit avoir un valet à  
meilleur marché.

DORANTE.

Arlequin a raison. Tien, voilà d'avance  
ce que je te donne.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà un action de maître. A votre aise le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

ARLEQUIN *s'en allant* O C.

Oh, s'il ne faut que boire, afin qu'elle soit bonne ; tant que je vivrai, je vous la promets excellente. (*à part.*) Le gracieux camarade qui m'est venu-là par hazard !

## S C E N E X.

DORANTE, MARTON, Madame ARGANTE, *qui arrive un instant après.*

MARTON.

**V**ous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de Madame ; elle paroît faire cas de vous, & tant mieux, nous n'y perdons point. Mais voici Madame Argante ; je vous avertis que c'est sa mère ; & je devine à peu près ce qui l'amène.

Madame ARGANTE *femme brusquée & vaine.*

Hé bien, Marton, ma fille a un nouvel Intendant que son Procureur lui a donné ;

**C O M E D I E.** 23  
m'a-t-elle dit , j'en suis fâchée ; cela n'est point obligéant pour Monsieur le Comte , qui lui en avoit retenu un ; du moins devoit-elle attendre & les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci ? Quelle espece d'homme est-ce ?

**MARTON.**  
C'est Monsieur , Madame.

**MADAME ARGANTE.**  
Eh ! c'est Monsieur ! je ne m'en ferois pas doutée ; il est bien jeune.

**MARTON.**  
A trente ans on est en âge d'être Intendant de maison , Madame.

**MADAME ARGANTE.**  
C'est selon. Etes-vous arrêté , Monsieur ?  
**DORANTE.**

Oui , Madame.  
**MADAME ARGANTE.**

Et de chez qui sortez-vous ?  
**DORANTE.**  
De chez moi , Madame : je n'ai encore été chez personne.

**MADAME ARGANTE.**  
De chez-vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentissage ?

**MARTON.**  
Point du tout. Monsieur entend les affaires ; il est fils d'un pere extrêmement habile.

24 LES FAUSSES CONFID.

MADAME ARGANTE à Marton à part.  
Je n'ai pas grande opinion de cet homme-  
là. Est ce là la figure d'un Intendant? Il n'en  
a non plus l'air. . . .

MARTON à part aussi.  
L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui ;  
c'est l'homme qu'il nous faut.

MADAME ARGANTE.  
Pourvu que Monsieur ne s'écarte pas des  
intentions que nous avons , il me sera indif-  
férent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on sçavoir ces intentions , Madame ?

MADAME ARGANTE.  
Connoissez vous Monsieur le Comte Do-  
rimont ? c'est un homme d'un beau nom ;  
ma fille & lui alloient avoir un Procès ensem-  
ble , au sujet d'une terre considérable ; il ne  
s'agissoit pas moins que de sçavoir à qui elle  
resteroit , & on a songé à les marier , pour em-  
pêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est Veuve  
d'un homme qui étoit fort considéré dans le  
monde , & qui l'a laissée fort riche ; mais Ma-  
dame la Comtesse Dorimont auroit un rang  
si élevé , iroit de pair avec des personnes d'une  
si grande distinction , qu'il me tarde de voir  
ce mariage conclu ; & je l'avouë , je serai  
charmée moi-même d'être la mere de Ma-  
dame la Comtesse Dorimont , & de plus que  
cela peut être ; car Monsieur le Comte Do-  
rimont

C O M E D I E 25

Dorimont est en passe d'aller à tout.

D O R A N T E.

Les paroles sont-elles données de part & d'autre ?

Madame A R G A N T E.

Pas tout-à-fait encore, mais à peu près : ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiteroit seulement, dit-elle, d'être bien instruite de l'état de l'affaire ; & sçavoit si elle n'a pas meilleur droit que Monsieur le Comte, afin que si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut ; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élevation ; le beau nom de Dorimont & le rang de Comtesse, ne la touchent pas assez ; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une Bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

D O R A N T E *doucement.*

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse si elle en sort.

Madame A R G A N T E *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez ; gardez votre petite réflexion toruricre ; & servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

M A R T O N.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

26. LES FAUSSES CONFID.

Madame ARGANTE.

Morale subalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, Madame?

Madame ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vû ses papiers, que son droit est le moins bon; que si elle plaidoit elle perdrait.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus foible; je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

Madame ARGANTE à part à Marton.

Hum! quel esprit borné! (à Dorante.) Vous n'y êtes point; ce n'est pas-là ce qu'on vous dit: on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, Madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

Madame ARGANTE.

De probité! j'en manque donc, moi? quel raisonnement! c'est moi; qui suis la mère, & qui vous ordonne de la tromper à son avantage; entendez-vous? c'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

COMEDIE. 27

Madame ARGANTE à part à Marton.

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu Monsieur l'homme d'affaire, qui n'avez fait celles de personne. (*elle sort.*)



SCENE XI.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

Cette mere-là ne ressemble guère à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence, & je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mere sera votre garant; vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas-là une tromperie.

DORANTE.

Eh! Vous m'excuserez: ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

28 LES FAUSSES CONFID.

MARTON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi , difons la vérité.

MARTON.

Oh ça , il y a une petite raison , à laquelle vous devez vous rendre ; c'est que Monsieur le Comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du Contrat ; & cet argent-là , fuyant le projet de Monsieur Remy , vous regarde auffi - bien que moi , comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez , Mademoifelle Marton , vous êtes la plus aimable fille du monde ; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire , c'est par réflexion qu'ils me tentent. Plus j'y rêve , & plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre Maîtresse : & fi elle n'étoit pas heureufe avec cet homme-là , ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une misérable fomme ?

MARTON.

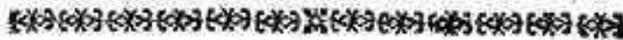
Ma foi , vous avez beau dire. D'ailleurs , le Comte est un honnête homme , & je n'y entends point de fineffe. Voilà Madamé , qui

COMEDIE: 29

revient ; elle a à vous parler. Je me retire ;  
méditez sur cette somme , vous la goûterez  
aussi bien que moi.

DORANTE.

Je ne suis plus si fâché de la tromper.



SCENE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

**V**ous avez donc vû, ma mere!

DORANTE.

Oui, Madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, & voudroit bien que j'en  
eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui : mais ne vous embarrassez point ;  
vous me convienez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire ; mais  
que ceci soit secret entre nous, je vous  
prie.

Ciij

30. LES FAUSSES CONFID.

DORANTE.

Je me trahirois plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est : On veut me marier avec Monsieur le Comte Dorimont , pour éviter un grand Procès que nous aurions ensemble , au sujet d'une Terre que je possède.

DORANTE.

Je le fai , Madame ; & j'ai eu le malheur d'avoir déplû tout-à-l'heure , là - dessus , à Madame Argante.

ARAMINTE.

Eh ! D'où vient ?

DORANTE.

C'est que , si , dans votre Procès , vous avez le bon droit de votre côté , on souhaite que je vous dise le contraire , afin de vous engager plus vite à ce mariage ; & j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mère est frivole ! Votre fidélité ne me surprend point ; j'y comptois. Faites toujours de même , & ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit , je la désapprouve : a-t'elle tenu quelque discours désagréable ?

DORANTE.

Il n'importe , Madame ; mon zèle & mon

COMÉDIE. 31

attachement en augmentent : Voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà pourquoi aussi je ne veux pas qu'on vous chagrine, & que j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie ? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc ? Vous ne seriez pas en repos. On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables ; cela seroit plaisant !

DORANTE.

Madame, par toute la reconnoissance que je vous dois, n'y prenez point garde : Je suis confus de vos bontés, & je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentimens. Revenons à ce Procès dont il est question : Si je n'épouse point Monsieur le Comte...

~~~~~

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE  
DUBOIS.

DUBOIS.

**M** Adame la Marquise se porte mieux ;  
Madame. (*Il feint de voir Dorante avec surprise.*) & vous est fort obligée....

C iij

32 LES FAUSSES CONFID.

fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détourner la tête, pour se cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

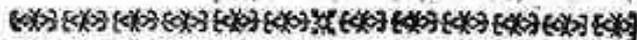
De quoi s'agit-il?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE *à Dorante*

Je n'ai point achevé ce que voulois vous dire; laissez-moi, je vous prie, un moment, & revenez.



SCENE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Q U'est - ce que c'est donc que cet air étonné, que tu as marqué, ce me semble, en voiant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

COMEDIE: 33

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurois plus avoir l'honneur de servir Madame, & qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE *surprise.*

Quoi ! Seulement pour avoir vû Dorante ici ?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire ?

ARAMINTE.

Au neveu de Monsieur Remy, mon Procureur.

DUBOIS.

Eh ! Par quel tour d'adresse est-il connu de Madame ? Comment a-t'il fait pour arriver jusqu'ici ?

ARAMINTE.

C'est Monsieur Remy qui me l'a envoyé pour Intendant.

DUBOIS.

Lui, votre Intendant ! Et c'est Monsieur Remy qui vous l'envoie ! Hélas ! Le bonhomme, il ne fait pas qui il vous donne ; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais, que signifient tes exclamations ? Explique toi : Est-ce que tu le connois ?

DUBOIS.

Si je le connois, Madame ! Si je le connois ! Ah ! vraiment oui ; & il me connoît

34 LES FAUSSES CONFID.

bien aussi. N'avez-vous pas vû comme il se détournoit de peur que je ne le visse ?

ARAMINTE.

Il est vrai ; & tu me surprends à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches ? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ?

DUBOIS.

Lui ! Il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre ; il a , peut-être , plus d'honneur à lui tout seul , que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! C'est une probité merveilleuse ; il n'a , peut-être , pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh ! De quoi peut-il donc être question ? D'où vient que tu m'allarmes ? En vérité, j'en suis toute émuë.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (*Il se touche le front.*) C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête !

DUBOIS.

Oui, il est timbré ; mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante ! Il m'a paru de très - bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie ?

COMÉDIE. 35

DUBOIS.

Quelle preuve ! Il y a six mois qu'il est tombé fou ; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu ; je dois bien le savoir, car j'étois à lui, je le servois ; & c'est ce qui m'a obligé de le quitter, & c'est ce qui me force de m'en aller encore ; ôtez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE *un peu bouillant*

Oh ! bien, il fera ce qu'il voudra, mais je ne le garderai pas : On a bien affaire d'un esprit renversé ; & , peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine, car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS.

Ah ! Vous m'excuserez ; pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malpeste ! Sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connois, cette personne ?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours ; C'est vous, Madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu !

DUBOIS.

Il vous adore ; il y a six mois qu'il n'en vie point, qu'il donneroit sa vie pour avoir la

36 LES FAUSSES CONFID.

plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien, en effet, quelque petite chose qui m'a parue extraordinaire. Eh! Juste Ciel! Le pauvre garçon, de quoi s'avise-t'il?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé, & de bonne famille; mais il n'est pas riche; & vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étoient, & de fort aimables, ma foi, qui offroient de lui faire sa fortune, & qui auroient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes: Il y en a une qui n'en sauroit revenir, & qui le poursuit encore tous les jours; je le sai, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE *avec négligence.*

Actuellement!

DUBOIS.

Oui, Madame, actuellement, une grande brune, très piquante, & qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, Monsieur refuse tout. Je les tromperois, me disoit-il; je ne puis les aimer, mon cœur est parti; ce qu'il disoit quelquefois la larme à l'œil; car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux: Mais, où m'a-t'il vûë,

COMEDIE. 37

avant que de venir chez moi, Dubois ?

DUBOIS.

Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortites de l'Opéra, qu'il perdit la raison ; c'étoit un Vendredy, je m'en ressouviens ; oui, un Vendredy, il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, & vous suivit jusqu'à votre carosse ; il avoit demandé votre nom, & je le trouvai qui étoit comme extasié ; il ne remuoit plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : Monsieur ! Point de nouvelles, il n'y avoit plus personne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré : Je le jettai dans une voiture, & nous retournâmes à la maison. J'espérois que cela se passeroit, car je l'aimois. C'est le meilleur maître ! Point du tout, il n'y avoit plus de ressource : Ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante ; vous aviez tout expédié : Et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux ; lui, que rêver à vous, que vous aimer ; moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous aliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point ! ...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui

38 LES FAUSSES CONFID.

n'y est plus; un garçon fort exact, & qui m'instruisoit, & à qui je payois bouteille. C'est à la Comédie qu'on va, me disoit-il; & je courois faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme étoit à la porte. C'est chez Madame celle-ci; c'est chez Madame celle-là; & sur cet avis, nous allons toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir Madame entrer & sortir; lui, dans un Fiacre, & moi derriere; tous deux morfondus & gelés; car c'étoit dans l'Hyver; lui, ne s'en souciant gueres; moi, jurant par ci, par là, pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, Madame. A la fin, ce train de vie m'ennuïa; ma santé s'altéroit, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous ériez à la Campagne, il le crut, & j'eus quelque repos: mais n'alla-t'il pas deux jours après vous rencontrer aux Thuilleries, où il avoit été s'attrister de votre absence. Au retour, il étoit furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est; moi, je ne le voulus point, & je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez Madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre Intendance; ce qu'il ne troqueroit pas contre la place d'un Empereur.

COMEDIE. 39

ARAMINTE.

Y a-t'il rien de si particulier ? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissois de l'avoir, par ce qu'il a de la probité ; ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrai bien ; mais ce n'est pas là ce qui le guérira : D'ailleurs, je ne fais que dire à Monsieur Remy, qui me l'a recommandé ; & ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui ; mais vous en ferez un incurable, Madame.

ARAMINTE *vivement.*

Oh ! Tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurois me passer d'un Intendant ; & puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois : au contraire, s'il y avoit quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait ; ce seroit même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui, c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot ; jamais vous

10 LES FAUSSES CONFID.

n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr ?

DUBOIS.

Oh ! Il ne faut pas en avoir peur ; il mourroit plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croitez qu'il songe à être aimé ? Nullement. Il dit que dans l'Univers il n'y a personne qui le mérite ; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos graces, votre belle taille ; & puis c'est tout : il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE *haussant les épaules.*

Voilà qui est bien digne de compassion ! Allons, je patienterai quelque jours, en attendant que j'en aie un autre ; au surplus, ne crains rien ; je suis contente de toi ; je récompenserai ton zèle, & je ne veux pas que tu me quittes ; entends-tu, Dubois ?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi : Sur-tout, qu'il ne sache pas que je suis instruite ; garde un profond secret ; & que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit ; ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

COMEDIE. 41  
DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient ; va-t'en.

SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE *un moment seule.*

**L**A vérité est que voici une Confidance  
dont je me serois bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, Monsieur ; de quoi vous parlois-je ? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un Procès avec Monsieur le Comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets : Je vous disois qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, Madame ; & vous alliez, je croi ;

D.

42 LES FAUSSES CONFID.

ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avois envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerois rien à plaider; mais je croi devoir vous dispenser de ce travail; je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah! Madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui; mais je ne faisois pas réflexion que j'ai promis à Monsieur le Comte de prendre un Intendant de sa main; vous voyez bien qu'il ne seroit pas honnête de lui manquer de parole; & du moins, faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux; rien ne me réussit, & j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE *par faiblesse.*

Je ne dis pas cela: Il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, Madame.

ARAMINTE.

Eh! Mais, oui; je tâcherai que vous restiez; je tâcherai.

COMÉDIE.

43

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question ?

ARAMINTE.

Attendons : Si j'allois épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyois avoir entendu dire à Madame, qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

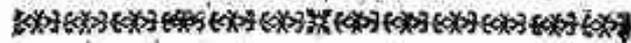
DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille & si douce.

ARAMINTE *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger ! .. Eh bien, oui-dà ; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher ; vous viendrez les prendre, & je vous les donnerai. (*En s'en allant.*) Je n'oserois presque le regarder !

Dij



SCENE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air mystereux & comme passant.*

DUBOIS.

**M**Arton vous cherche pour vous montrer l'Appartement qu'on vous destine : Arlequin est allé boîte ; j'ai dit que j'allois vous avertir. Comment vous traite-t-on ?

DORANTE.

Qu'elle est aimable ! Je suis enchanté ! De quelle façon a-t'elle reçu ce que tu lui as dit ?

DUBOIS *comme en fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion : Elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE *charmé.*

Sincèrement ?

DUBOIS.

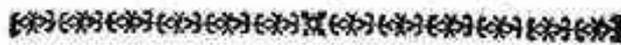
Elle n'en réchapera point ; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire ; je crois que voici Matton. Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre des papiers, & que j'irai la trouver dès que je les aurai.

COMEDIE. 45  
DUBOIS.

Partez ; aussi-bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.



SCENE XVII.

DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Où est donc Dorante ? Il me semble l'avoir vû avec toi.

DUBOIS *brusquement.*

Il dit que Madame l'attend pour des papiers ; il reviendra ensuite. Au reste qu'est-il nécessaire qu'il voye cet Appartement ? S'il n'en vouloit pas, il seroit bien délicat : pardi, je lui conseillerois...

MARTON.

Ce ne sont pas là tes affaires : je suis les ordres de Madame.

DUBOIS.

Madame est bonne & sage : mais, prenez garde, ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux ?

MARTON,

Il les fait comme il les a,

46. LES FAUSSES CONFID.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet, considérer, je ne sçai où, celle de Madame

MARTON.

Hé bien? Est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non; mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON *riant.*

Ha! ha! quelle idée! Va, tu n'y entends rien; tu t'y connois mal.

DUBOIS *riant.*

Ha! ha! Je suis donc bien sot.

MARTON *riant en s'en allant.*

Ha! ha! l'original avec ses observations!

DUBOIS *seul.*

Allez, allez, prenez toujours; j'ai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

*Fin du premier Acte.*

---

---

ACTE II.  
SCENE PREMIERE.  
ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

**N** On, Madame, vous ne risquez rien ; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente ; & si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser Monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, & j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne seroit pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné ? Vous me disiez tantôt que mon état étoit doux & tranquille ; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse ? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, & par conséquent contre Monsieur le Comte ?

§ LES FAUSSES CONFID.

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, & que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurois y trouver à redire ; en tout cas, si je l'épouse, & qu'il veuille en mettre un autre ici, à votre place ; vous n'y perdrez point ; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE *tristement.*

Non, Madame : si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne ; & apparemment que je la perdrai ; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai ; nous verrons.

DORANTE.

J'avois encore une petite chose à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le Concierge d'une de vos terres est mort, on pourroit y mettre un de vos gens, & j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je répons.

ARAMINTE.

Non, envoyez plutôt votre homme au Château, & laissez-moi Dubois ; c'est un garçon de confiance qui me sert bien, & que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avoit été à vous quelque tems ?

DORANTE

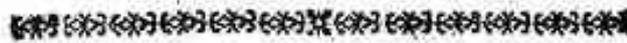
COMEDIE. 47

DORANTE *feignant un peu d'embarras.*

Il est vrai, Madame : il est fidèle ; mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont fery. Ne me nuirait-il point dans votre esprit ?

ARAMINTE *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous ; & voilà tout. Que me veut Monsieur Remy ?



SCENE II.

ARAMINTE , DORANTE ;  
Monsieur R E M Y.

Monsieur R E M Y.

**M** Adame , je suis votre très - humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eüe de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité , comme vous l'avez vü.

Monsieur R E M Y.

Je vous rends mille graces Ne m'avez-vous pas dit qu'on vous en offroit un autre ?

ARAMINTE.

Oui , Monsieur.

Monsieur R E M Y.

Tant mieux ; car je viens vous demander

E

30 LES FAUSSES CONFID.

celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE *d'un air de refus.*

Et d'où vient, Monsieur?

Monsieur R E M Y.

Patience.

A R A M I N T E.

Mais, Monsieur Remy, ceci est un peu vil; vous prenez assez mal votre tems, & j'ai refusé l'autre personne.

D O R A N T E.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez Madame qu'elle ne me congédie.

Monsieur R E M Y *brusquement.*

Vous ne sçavez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir; vous allez voir. Tenez, Madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question. C'est une Dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, & de quelque distinction; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son Procureur; qui a quinze mille livres de rente, pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vû Monsieur chez moi; qui lui a parlé; qui sçait qu'il n'a pas de bien, & qui offre de l'épouser sans délai: & la personne, qui est venue chez moi de sa part, doit revenir tantôt pour sçavoir la réponse, & vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, Madame?

COMÉDIE. 51

ARAMINTE *froidement.*

C'est à lui à répondre.

Monsieur REMY.

Eh bien ! à quoi pense-t-il donc ? Venez-vous ?

DORANTE.

Non, Monsieur, je ne suis pas dans cette disposition-là.

Monsieur REMY.

Hum ! Quoi ? entendez-vous ce que je vous dis ; qu'elle a quinze mille livres de rente, entendez-vous ?

DORANTE.

Oui, Monsieur ; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserois pas ; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le cœur pris ; j'aime ailleurs.

Monsieur REMY *d'un ton railleur, & traînant ses mots.*

J'ai le cœur pris ; voilà qui est fâcheux : Ah, ah, le cœur est admirable ! Je n'aurois jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là ; qui veut qu'on reste Intendant de la maison d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la sienne. Est-ce là votre dernier mot, Berger fidèle ?

DORANTE.

Je ne saurois changer de sentiment, Monsieur.

32 LES FAUSSES CONFID.

Monsieur R E M Y.

Oh! le sot cœur, mon neveu! Vous êtes un imbécile, un insensé; & je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment; n'est-il pas vrai, Madame, & ne le trouvez-vous pas extravagant?

A R A M I N T E *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort; j'en conviens.

Monsieur R E M Y *vivement.*

Comment, Madame, il pourroit!..

A R A M I N T E.

Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante, tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez; je sçai bien que cela est difficile.

D O R A N T E.

Il n'y a pas moyen, Madame, mon amour m'est plus cher que ma vie.

Monsieur R E M Y *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentimens doivent être contens; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, Madame?

A R A M I N T E.

Je vous laisse; parlez-lui vous-même. *(à part)* Il me touche tant qu'il faut que je m'en aille! *(Elle sort.)*

D O R A N T E.

Il ne croit pas si bien me servir;

SCENE III.

DORANTE, Monsieur REMY ;  
MARTON.

Monsieur REMY *regardant son neveu.*  
**D**Orante, sçais-tu bien qu'il n'y a point  
de fol aux petites maisons de ta force.  
( *Marion arrive* ) Venez, Mademoiselle  
Marion.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.  
Monsieur REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment : que  
pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de  
bien, & qui refuse d'épouser une honnête &  
fort jolie femme, avec quinze mille livres de  
rente bien venans ?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider ; ce  
quelqu'un rêve.

Monsieur REMY *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur ; & , pour excuse , il allegue  
son cœur que vous avez pris : mais comme  
apparamment il n'a pas encore emporté le  
vôte ; & que je vous crois encore , à peu  
près , dans tout votre bon sens, vù le peu de

Eij

54 LES FAUSSES CONFID.

téms qu'il y a que vous le connoissez , je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assûrément vous êtes fort jolie , mais vous ne le disputerez point à un pateil établissement : il n'y a point de beaux yeux qui valent ce prix-là.

MARTON.

Quoi ! Monsieur Remy , c'est de Dorante dont vous parlez ? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche ?

Monsieur R E M Y.

Tout juste , & vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON *avec un air de passion.*

Vous vous trompez , Monsieur , je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher , & je suis enchantée : Ah ! Dorante , que je vous estime ! Je n'aurois pas crû que vous m'aimassiez tant !

Monsieur R E M Y.

Courage ! Je ne fais que vous le montrer , & vous en êtes déjà coëffée ! Pardi , le cœur d'une femme est bien étonnant ! le feu y prend bien vite.

MARTON *comme chagrine.*

Eh ! Monsieur , faut-il tant de bien pour être heureux ? Madame , qui a de la bonté pour moi , suppléera en partie , par sa générosité , à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation , Dorante !

COMEDIE. 59  
DORANTE.

Oh ! non , Mademoiselle , aucune ; vous n'avez point de gré à me sçavoir de ce que je fais ; je me livre à mes sentimens , & ne regarde que moi là-dedans : vous ne me devez rien ; je ne pense pas à votre reconnoissance.

MARTON.

Vous me charmez : que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

Monsieur REMY.

Par ma foi , je ne m'y connois donc gueres ; car je le trouve bien plat. ( *A Marton* )  
Adieu , la belle enfant , je ne vous aurois , ma foi , pas évaluée ce qu'il vous achette.  
Serviteur. Idiot , garde ta tendresse , & moi ma succession. ( *Il sort.* )

MARTON.

Il est en colere ; mais nous l'appaiserons.

DORANTE.

Je l'espère. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est le Comte , celui dont je vous ai parlé , & qui doit épouser Madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc ; il pourroit me parler de son procès : vous sçavez ce que je vous ai dit là-dessus , & il est inutile que je le voye.

E iij



SCENE IV.

LE COMTE , MARTON.

**B** LE COMTE.  
On jour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, Monsieur?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se prome-  
noit dans le jardin, & je viens d'apprendre  
de sa mere une chose qui me chagrine: Je  
lui avois retenu un Intendant, qui devoit  
aujourd'hui entrer chez elle, & cependant  
elle en a pris un autre qui ne plaît point à la  
mere, & dont nous n'avons rien à esperer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus,  
Monsieur. Allez, ne vous inquiétez point,  
c'est un galant homme; & si la mere n'en est  
pas contenté, c'est un peu de sa faute: elle  
a débuté tantôt par le brusque d'une ma-  
nière si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est  
pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné.  
Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il  
est bien fait.

COMEDIE. 57  
LE COMTE.

Ne seroit-ce point lui que je viens de voir  
fortir d'avec vous ?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet, & n'a pas trop  
l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur ; car il est  
honnête homme.

LE COMTE.

N'y auroit-il pas moyen de raccommo-  
der cela ? Araminte ne me hait pas, je pense ;  
mais elle est lente à se déterminer ; & pour  
achever de la résoudre, il ne s'agiroit plus  
que de lui dire, que le sujet de notre discus-  
sion est douteux pour elle. Elle ne voudra  
pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons  
à cet Intendant ; s'il ne faut que de l'argent  
pour le mettre dans nos intérêts, je ne  
l'épargnerai pas.

MARTON.

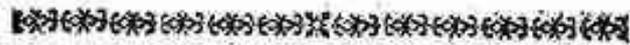
Oh, non ; ce n'est point un homme à  
mener par là ; c'est le garçon de France le  
plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis ; ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON.

Laissez-moi faire.



SCENE V.

LE COMTE, ARLEQUIN,  
MARTON.

ARLEQUIN.

**M** Ademoiselle, voilà un homme qui  
en demande un autre ; sçavez-vous  
qui c'est.

MARTON *brusquement.*

Et qui est cet autre ? A quel homme en  
veut-il ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sçai rien ; c'est de quoi je  
m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

ARLEQUIN *le faisant sortir des coulisses.*

Hé ! le Garçon ! venez ici dire votre af-  
faire.

SCENE VI.

LE COMTE , LE GARÇON ,  
MARTON , ARLEQUIN.

MARTON.  
Qui cherchez-vous ?

LE GARÇON.  
Mademoiselle, je cherche un certain Monsieur, à qui j'ai à rendre un portrait, avec une boîte, qu'il nous a fait faire : il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, & qu'il viendrait la prendre ; mais comme mon père est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, & on m'a dit que je sçauois de ses nouvelles ici. Je le connois de vûe ; mais je ne sçai pas son nom.

MARTON.  
N'est-ce pas vous, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.  
Non, sûrement.

LE GARÇON.  
Je n'ai point affaire à Monsieur, Mademoiselle, c'est une autre personne.

MARTON.  
Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez ?

60 LES FAUSSES CONFID:

LE GARÇON.

Chez un Procureur qui s'appelle Monsieur Remy.

LE COMTE.

Ah ! n'est-ce pas le Procureur de Madame ? Montrez-nous la Boëte.

LE GARÇON.

Monsieur , cela m'est défendu je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est : le Portrait de la Dame est dedans.

LE COMTE.

Le Portrait d'une Dame ! Qu'est-ce que cela signifie ? seroit-ce celui d'Araminte ? Je vais tout à l'heure sçavoir ce qui en est.



SCENE VII.

MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

**V**ous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sçai qui vous cherchez ; c'est le neveu de Monsieur Remy , de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi , Mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme , qui s'appelle Monsieur Dorante.

COMEDIE, 08

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit : je suis dans sa confiance.

Avez-vous remarqué le Portrait ?

LE GARÇON.

Non ; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Hé bien, c'est de moi dont il s'agit : Monsieur Dorante n'est pas ici, & ne reviendra pas si-tôt. Vous n'avez qu'à me remettre la Boëte ; vous le pouvez en toute sûreté ; vous lui feriez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paroît. La voilà, Mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre, quand il sera venu.

MARTON.

Oh, je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus, mais je tâcherai de repasser tantôt ; & si il n'y étoit pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (*à part.*) Voici Dorante. (*au Garçon.*) Retirez-vous vite.

SCENE VIII.

MARTON, DORANTE.

MARTON *un moment seule & joyeuse.*

C E ne peut être que mon Portrait. Le charmant homme ! Monsieur Remy a raison de dire qu'il y avoit quelque tems qu'il me connoissoit.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver ? Arlequin croit que c'est moi qu'il demande,

MARTON *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante ! je serois bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos ; l'ouvrier est venu ; je lui ai parlé ; j'ai la Boëte ; je la tiens.

DORANTE.

J'ignore....

MARTON.

Point de mystère ; je la tiens ; vous dis-je, & je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vûë. Retirez-vous, voici Madame avec sa mere & le Comte ; c'est, peut-être, de cela qu'ils s'entretiennent,

COMEDIE. 163

Laissez-moi les calmer là-dessus , & ne les attendez pas.

DORANTE *en s'en allant , & riant.*

Tout a réussi ! elle prend le change à merveille !

SCENE IX.

ARAMINTE, LE COMTE,  
Madame ARGANTE,  
MARTON.

ARAMINTE.

**M**Arton, qu'est-ce que c'est qu'un Portrait ; dont Monsieur le Comte me parle , qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas , & qu'on soupçonne être le mien ? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien , Madame , je vous dirai ce que c'est : je l'ai démêlé après que Monsieur le Comte est parti ; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien-là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le sçavez-vous , Mademoiselle ? Vous n'avez point vû le Portrait ?

64 LES FAUSSES CONFID.

MARTON.

N'importe, c'est tout comme si je l'avois vû. Je ſçai qui il regarde ; n'en ſoyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un Portrait de femme, & c'est ici qu'on vient chercher la perſonne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre, & ce n'eſt pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous diſ que Madame n'y eſt pour rien, ni vous non plus.

ARAMINTE.

Eh bien, ſi vous êtes inſtruite, dites-nous donc dequoi il eſt queſtion ; car je veux le ſçavoir ? On a des idées qui ne me plaiſent point. Parlez.

Madame ARGANTE.

Oùù, ceci a un air de myſtere qui eſt déſagrèable. Il ne faut pourtant pas vous ſâcher, ma fille : Monsieur le Comte vous aime, & un peu de jaloſie, même injuſte, ne meſſiéd pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne ſuis jaloux que de l'inconnu qui oſe ſe donner le plaisir d'avoir le Portrait de Madame.

ARAMINTE *vivement.*

Comme il vous plaira, Monsieur, mais  
j'ai

COMEDIE. 65

J'ai entendu ce que vous vouliez dire, & le crains un peu ce caractere d'esprit-là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien, Madame, voilà bien du bruit ! C'est mon Portrait.

LE COMTE.

Votre portrait ?

MARTON.

Oùi, le mien. Eh pourquoi non, s'il vous plaît ? Il ne faut pas tant se récrier.

MADAME ARGANTE.

Je suis assez comme Monsieur le Comte ; la chose me paroît singuliere.

MARTON.

Ma foi, Madame, sans vanité, on en peint tous les jours, & de plus hupées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous ?

MARTON.

Un très-aimable homme qui m'aime, qui a de la délicatesse & des sentimens, & qui me recherche ; &, puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon Intendant ?

MARTON.

Lui-même.

F

66 LES FAUSSES CONFID.

Madame ARGANTE.

Le fat ! avec ses sentimens.

ARAMINTE *brusquement.*

Eh ! vous nous trompez : depuis qu'il est ici, a-t-il eu le tems de vous faire peindre ?

MARTON.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connoît.

ARAMINTE *vivement.*

Donnez donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la Boëte, mais c'est moi que vous y allez voir.

(*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh ! je m'en doutois bien, c'est Madame.

MARTON.

Madame ! ... il est vrai, & me voilà bien loin de mon compte ! (*à part.*) Dubois avoit raison tantôt.

ARAMINTE *à part.*

Et moi je vois clair. (*à Marton.*) Par quel hazard avez-vous crû que c'étoit vous ?

MARTON.

Ma foi, Madame, toute autre que moi s'y seroit trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble ; Dorante est présent, & ne

COMEDIE. 67

dit point non ; il refuse devant moi un très-riche parti ; l'oncle s'en prend à moi , me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce Portrait , qui vient chercher ici celui à qui il appartient ; je l'interroge : à tout ce qu'il répond , je reconnois Dorante. C'est un portrait de femme , Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi , je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort ? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce ; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise , & je me tais.

ARAMINTE.

Ah ! ce n'est pas-là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, Monsieur le Comte, il y a eu quelque mal-entendu dans les mesures que vous avez prises ; mais vous ne m'abusez point ; c'est à vous qu'on apportoit le Portrait. Un homme , dont on ne sçait pas le nom , qu'on vient chercher ici , c'est vous, Monsieur, c'est vous.

MARTON *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

Madame ARGANTE.

Oùï, oùï, c'est Monsieur : à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas-là un si grand crime ; allons , convenez-en.

E ij.

68 LES FAUSSES CONFID:

LE COMTE *froidement.*

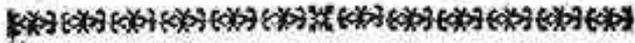
Non, Madame, ce n'est point moi, sur mon honneur, je ne connois pas ce Monsieur Remy; comment auroit-on dit chez lui qu'on auroit de mes nouvelles ici? Cela ne se peut pas.

Madame ARGANTE *d'un air pensif.*

Je ne faisois pas d'attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins? je n'en rabas rien. Quoi qu'il en soit je le garde, personne ne l'aura. Mais quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'est, Marton.



S C E N E X.

ARAMINTE, LE COMTE;  
Me. ARGANTE, MARTON,  
DUBOIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *en entrant.*

**T**U es un plaisant magot!

MARTON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je disois un mot, ton maître sortiroit bien vite,

COMEDIE: 69  
ARLEQUIN.

Toi? Nous nous soucions de toi & de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerois sans le respect de Madame.

ARLEQUIN.

Arrive, arrive : la voilà, Madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller ? De quoi s'agit-il ?

Madame ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante ; il seroit bon de sçavoir ce que c'est.

ARLEQUIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tâis-toi ; laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, Madame.

ARLEQUIN.

Je soutiens les intérêts de mon Maître, je tire des gages pour cela, & je ne souffrirai point qu'un ostrogot menace mon Maître d'un mot ; j'en demande justice à Madame.

Madame ARGANTE.

Mais, encore une fois, sçachons ce que

70 LES FAUSSES CONFID.

veut dire Dubois, par ce mot ; c'est le plus pressé.

ARLEQUIN.

Je lui défie d'en dire seulement un let-  
tre.

DUBOIS.

C'est par pure colere que j'ai fait cette menace, Madame, & voici la cause de la dispute. Et arrangeant l'Appartement de Monsieur Dorante, j'y ai vû par hazard, un Tableau où Madame est peinte, & j'ai crû qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire-là, qu'il n'étoit point décent qu'il y restât, de sorte que j'ai été pour le détacher, ce butord est venu pour m'en empêcher, & peu s'en est salu que nous ne nous soyons battus.

ARLEQUIN.

Sans doute, de quoi t'avises-tu d'ôter ce Tableau qui est tout-à-fait gracieux, que mon Maître considéroit, il n'y avoit qu'un moment, avec toute la satisfaction possible ? Car je l'avois vû qu'il l'avoit contemplé de tout son cœur, & il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjoüit cet honnête homme. Voyez la malice ! ôte-lui quelqu'autre meuble, s'il y en a trop, mais laisse-lui cette pièce, animal !

DUBOIS.

Et moi je te dis, qu'on ne la laissera point ; que je la détacherai moi-même, que tu en

C O M E D I E. 71

auras le démenti , & que Madame le voudra ainsi.

A R A M I N T E.

Eh ! Que m'importe ? Il étoit bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux Tableau qu'on a mis là par hazard , & qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle ?

Madame A R G A N T E *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille ; ce n'est point là sa place , & il n'y a qu'à l'ôter ; votre Intendant se passera bien de ses contemplations.

A R A M I N T E *souriant d'un air railleur.*

Oh , vous avez raison : je ne pense pas qu'il les regrette. (*à Arlequin & à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.



S C E N E X I.

A R A M I N T E , LE COMTE ;  
Me A R G A N T E , MARTON.

LE COMTE *d'un ton railleur.*

C E qui est de sûr , c'est que cet homme d'affaire là est de bon goût.

A R A M I N T E *ironiquement.*

Qui , la réflexion est juste. Effectivement.

72 LES FAUSSES CONFID.

il est fort extraordinaire qu'il ait jetté les yeux sur ce Tableau.

Madame ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plû un instant, ma fille; vous le sçavez, j'ai le coup d'œil assez bon, & je ne l'aime point. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui, j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le; sachons ce que c'est, je suis persuadée que ce petit Monsieur-là ne vous convient point: nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON *négligemment.*

Pour moi je n'en suis pas contente.

ARAMINTE *riant ironiquement.*

Qu'est-ce donc que vous voyez, & que je ne vois point? Je manque de pénétration: j'avouë que je m'y perds! Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, & que trop bien, peut-être; voilà ce qui n'échape pas à ma pénétration, par exemple.

Madame ARGANTE.

Que vous êtes avéugle!

ARAMINTE *d'un air souriant.*

Pas tant; chacun a ses lumieres. Je consens, au reste d'écouter Dubois, le conseil est bon, & je l'approuve. Allez, Marton, allez

C O M E D I E. 73

allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet Intendant, assez hardi pour regarder un Tableau, il ne restera pas long-temps chez moi; sans quoi, on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaîse, à moi.

Madame ARGANTE *vivement.*

Hé bien, il vous déplaira, je ne vous en dispas davantage; en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, Madame, j'avouë que j'ai craint qu'il ne me servit mal auprès de vous; qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, & j'ai souhaité, par pure tendresse, qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tous Procès avec vous, que je ne veux, pour arbitre de notre discussion; que vous & vos gens d'affaires, & que j'aime mieux perdre tout que de rien discuter.

Madame ARGANTE *d'un ton décisif.*

Mais où seroit la dispute! Le mariage termineroit tout, & le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante; je reviendrai, simplement, voir ce que vous pensez de lui; & si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de pren-

G



COMÉDIE. 75

DUBOIS.

Ma foi, Madame, j'ai crû la chose sans conséquence, & je n'ai agi, d'ailleurs, que par un mouvement de respect & de zèle.

ARAMINTE *d'un air vif.*

Eh! laisse-là ton zèle, ce n'est pas-là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'est de ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, & où tu m'as jetté toi-même; car, sans toi, je ne sçavois pas que cet homme-là m'aime, & je n'aurois que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avois tort.

ARAMINTE.

Passé encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier: *Si je disois un mot!* Y a-t'il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zèle mal-entendu.

ARAMINTE.

Hé bien, tais-toi donc, tais-toi. Je voudrois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh, je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'inter-

G ij

76 LES FAUSSES CONFID.

roger sur ce que tu sçais de lui. Ma mere & Monsieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes. Quel rapport leur ferai-je à présent ?

D U B O I S.

Ah ! il n'y a rien de plus facile à raconter : ce rapport sera que des gens , qui le connoissent , m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous ; quoiqu'il soit fort habile , au moins ; ce n'est pas cela qui lui manque.

A R A M I N T E.

A la bonne heure. Mais il y aura un inconvenient , s'il en est capable ; on me dira de le renvoyer , & il n'est pas encore temps : j'y ai pensé depuis ; la prudence ne le veut pas , & je suis obligée de prendre des biais , & d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a , & qui éclateroit , peut-être , dans la douleur. Me fierois-je à un désespéré ? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient , c'est moi que je ménage , ( *elle radoucit le ton.* ) A moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai , auquel cas , je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déjà vûe chez Monsieur Remy , & que le Procureur a dit , même devant lui , qu'il l'aimoit depuis longtemps , & qu'il falloit qu'ils se mariassent ; je le voudrois.

Bagatelle ! Dorante n'a vû Marton ni de près ni de loin ; c'est le Procureur qui a débité cette fable-là à Marton , dans le dessein de les marier ensemble : & moi , je n'ai pas osé l'en dédire , m'a dit Dorante , parce que j'aurois indisposé contre moi cette fille , qui a du crédit auprès de sa Maîtresse , & qui a crû ensuite que c'étoit pour elle que je refusois les Quinze mille livres de rente qu'on m'offroit.

ARAMINTE *négligemment.*

Il t'a donc tout conté ?

DUBOIS.

Oui , il n'y a qu'un moment dans le Jardin où il a voulu presque se jeter à mes genoux , pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion , & d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me taisois ; mais que je ne prétendois pas rester dans la maison avec lui , & qu'il falloit qu'il sortît ; ce qui l'a jeté dans des gémissemens , dans des pleurs , dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh ! Tant pis. Ne le tourmente point. Tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là ; tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marton ; je croyois qu'il m'oublieroit , &

78 . LES FAUSSES CONFID.

point du tout ; il n'est question de rien.

DUBOIS *comme s'en allant.*

Pure fable ! Madame , a-t'elle encore quelque chose à me dire ?

ARAMINTE.

Attends. Comment faire ? Si lorsqu'il me parle , il me mettoit en droit de me plaindre de lui , mais il ne lui échape rien ; je ne sçai de son amour que ce que tu m'en dis ; & je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer. Il est vrai qu'il me fâcheroit s'il parloit ; mais il seroit à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment oui. Monsieur Dorante n'est point digne de Madame. S'il étoit dans une plus grande fortune , comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né , ce seroit un autre affaire : mais il n'est riche qu'en mérite , & ce n'est pas assez.

ARAMINTE *d'un ton comme triste.*

Vraiment non ; voilà les usages. Je ne sçai pas comment je le traiterai ; je n'en sçai rien ; je verrai.

DUBOIS.

Eh bien ; Madame a un si beau prétexte... Ce portrait que Marton a crû être le sien , à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh ! non ; je ne sçauois l'en accuser ; c'est le Comte qui l'a fait faire.



80 LES FAUSSES CONFID.

protection. Je suis dans le chagrin & dans l'inquiétude. J'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous suis plus attaché que je ne puis le dire ; on ne sçaurait vous servir avec plus de fidélité ni désintéressement ; & cependant je ne suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute, & conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné, je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, & j'en serois dans la dernière affliction.

ARAMINTE *d'un ton doux.*

Tranquillisez - vous ; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent ; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit ; & tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la Maîtresse.

DORANTE *d'un air bien inquiet.*

Je n'ai que votre appui, Madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas. Mais je vous conseille une chose : ne leur paroissez pas si alarmé ; vous leur feriez douter de votre capacité, & il leur sembleroit que vous m'aurez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Il ne se tromperoit pas, Madame ; c'est une bonté qui me pénètre de reconnoissance.

COMEDIE. 81

ARAMINTE.

A la bonne heure , mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sçai bon gré de votre attachement , & de votre fidélité ; mais dissimulez - en une partie , c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du Procès , conformez-vous à ce qu'ils exigent , regagnez-les par-là ; je vous le permets. L'événement leur persuadera que vous les avez bien servis ; car , toute réflexion faite , je suis déterminée à épouser le Comte.

DORANTE *d'un ton ému.*

Déterminée , Madame !

ARAMINTE.

Oui , tout-à-fait résoluë. Le Comte croira que vous y avez contribué ; je le lui dirai même , & je vous garantis que vous resterez ici : je vous le promets. (*à part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi , Madame !

ARAMINTE *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune , ne vous embarrassez pas , & écrivez le billet que je vais vous dicter ; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Eh ! pour qui , Madame ?

82 LES FAUSSES CONFID.

ARAMINTE.

Pour le Comte qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, & que je vais surprendre bien agréablement, par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom.

(*Dorante reste rêveur, & par distraction ne va point à la table.*)

ARAMINTE.

Hé bien ? Vous n'allez pas à la table : à quoi rêvez-vous ?

DORANTE  *toujours distrait.*

Oui, Madame.

ARAMINTE  *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sçait ce qu'il fait. Voyons si cela continuera.

DORANTE  *cherche du papier.*

Ah ! Dubois m'a trompé !

ARAMINTE  *poursuit.*

Etes-vous prêt à écrire ?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE  *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point ! En voilà devant-vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Ecrivez. *Hâtez-vous de venir, Monsieur, votre mariage est sûr....* Avez-vous écrit ?

COMEDIE. 83  
DORANTE.

Comment, Madame ?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas ? *Votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive , & vous attend pour vous le dire. ( à part. )* Il souffre , mais il ne dit mot. Est-ce qu'il ne parlera pas ? *N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourroit avoir des suites d'un Procès douteux.*

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez , Madame. Douteux ! Il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe , achevez. *Non Monsieur , je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine.*

DORANTE.

Ciel ! Je suis perdu. Mais , Madame , vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez , vous dis-je. *Quelle rend à votre mérite la détermine....* Je crois que la main vous tremble ! Vous paroissez changé. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez-vous mal ?

DORANTE.

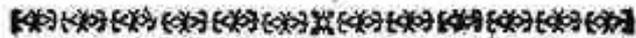
Je ne me trouve pas bien , Madame.

84 LES FAUSSES CONFID.  
ARAMINTE.

Quoi ! Si subitement ! Cela est singulier.  
Pliciez la lettre, & mettez : *A Monsieur le Com-  
te Dorimont.* Vous direz à Dubois qu'il la lui  
porte. (*à part.*) Le cœur me bat ! (*à Dorante.*)  
Voilà qui est écrit tout de travers ! cette adres-  
se-là, n'est presque pas lisible. (*à part.*) Il n'y a  
pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE *à part.*

Ne feroit-ce point aussi pour m'éprouver ?  
Dubois ne m'a averti de rien.



SCENE XIV.

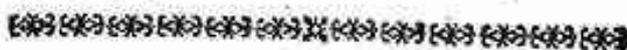
ARAMINTE, DORANTE,  
MARTON.

MARTON.

**J**E suis bien aisé, Madame, de trouver  
Monsieur ici ; il vous confirmera tout de  
suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez of-  
fert, en différentes occasions, de me marier,  
Madame ; & jusqu'ici je ne me suis point  
trouvée disposée à profiter de vos bontés. Au-  
jourd'hui Monsieur me recherche ; il vient  
même de refuser un parti infiniment plus ri-  
che, & le tout pour moi ; du moins, me l'a-  
t'il laissé croire ; & il est à propos qu'il s'ex-

COMEDIE. 85

plique : mais , comme je ne veux dépendre que de vous ; c'est de vous aussi , Madame , qu'il faut qu'il m'obtienne ; ainsi , Monsieur , vous n'avez qu'à parler à Madame : Si elle m'accorde à vous , vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.



SCENE XV.

DORANTE , ARAMINTE.

ARAMINTE *à part , émue.*

Cette folle ! (*Haut*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix ; c'est une fille aimable , & d'un excellent caractère.

DORANTE *d'un air abattu.*

Hélas ! Madame , je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle ! Elle dit que vous l'aimez , que vous l'aviez vû avant que de venir ici.

DORANTE *tristement.*

C'est une erreur où Monsieur Remy l'a jetée sans me consulter ; & je n'ai point osé dire le contraire , dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti ; qu'elle croit que je refuse à

86 LES FAUSSES CONFID.

causé d'elle ; & je n'ai nulle part à tout cela ;  
Je suis hors d'état de donner mon cœur à per-  
sonne ; je l'ai perdu pour jamais ; & la plus  
brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit  
pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort : Il falloit désabuser Mar-  
çon.

DORANTE.

Elle vous auroit , peut-être , empêché de  
me recevoir ; & mon indifférence lui en dit  
assez.

ARAMINTE.

Mais , dans la situation où vous êtes , quel  
intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison ,  
& de la préférer à une autre ?

DORANTE.

Je trouve plus de docœur à être chez vous,  
Madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible  
en tout ceci ! Voyez - vous souvent la per-  
sonne que vous aimez ?

DORANTE  *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré , Madame ; & je la  
verrois à tout instant , que je ne croirois pas  
la voir assez.

ARAMINTE  *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse ! *(haut)*  
Est-elle fille ? A-t'elle été mariée ?

D O R A N T E.

Madame, elle est Veuve.

A R A M I N T E.

Et ne devez-vous pas l'épouser ? Elle vous aime, sans doute ?

D O R A N T E.

Hélas ! Madame, elle ne fait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers ; je ne saurois presque parler d'elle qu'avec transport !

A R A M I N T E.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous ? Et vous lui sacrifiez votre fortune ? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire ? On essaie de se faire aimer, ce me semble ; cela est naturel & pardonnable.

D O R A N T E.

Me préserve le Ciel d'oser concevoir la plus légère espérance ! Estre aimé, moi ! Non, Madame ; son état est bien au-dessus du mien ; mon respect me condamne au silence ; & je mourrai du moins, sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

A R A M I N T E.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante ; je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison ?

88 LES FAUSSES CONFID.

DORANTE.

Dispensez-moi de la loüer, Madame ; je m'égarerois en la peignant. On ne connoît rien de si beau, ni de si aimable qu'elle ; & jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE *baisse les yeux, & continue.*

Mais, votre conduite blesse la raison ; Que prétendez-vous avec cet amour ; pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez ? cela est bien bizarre : Que prétendez-vous ?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, & d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle ! Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE.

Je veux dire, avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait ! Est-ce que vous l'avez fait faire ?

DORANTE.

Non, Madame ; mais j'ai, par amusement, appris à peindre ; & je l'ai peinte moi-même : Je me serois privé de son portrait, si je n'avois pû l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE

COMÉDIE. 89

ARAMINTE *à part.*

Il faut le pousser à bout. (*haut*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, Madame; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé, un par hasard, entre les mains; on l'a trouvé ici: (*montrant la boîte.*) Voyez si ce ne seroit point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE *ouvrant la boîte,*

Il est vrai que la chose seroit assez extraordinaire: Examinez.

DORANTE.

Ah! Madame, songez que j'aurois perdu mille fois la vie, avant que d'avouer ce que le hazard vous découvre. Comment pourrai-je expier?... (*Il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point: Votre égarement me fait pitié; revenez-en, je vous le pardonne.

MARTON *paraît & s'enfuit.*

Ah!

(*Dorante se lève vite.*)

H

90. LES FAUSSES CONFID.

ARAMINTE.

Ah, Ciel! C'est Maron! Elle vous a vû.

DORANTE *feignant d'être déconcerté.*

Non, Madame, non; je ne croi pas; elle n'est point entrée.

ARAMINTE,

Elle vous a vû, vous dis-je; laissez-moi: Allez-vous-en; vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (*Quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est, que de l'avoir gardé!

SCENE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

D Orante s'est-il déclaré, Madame? Et est-il nécessaire que je lui parle?

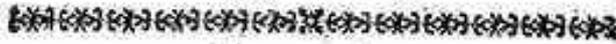
ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vû d'approchant à ce que tu m'as conté; & qu'il n'en soit plus question; ne t'en mêle plus.

(*Elle sort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans la crise.



SCÈNE XVII.

DUBOIS, DORANTE.

DORANTE.

**A**h! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sçai qu'augurer de la conversation  
que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? Elle n'est qu'à deux  
pas: Voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses. . . .

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute. . . .

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je; je vais m'y  
rendre.

DORANTE.

Mais..

92 LES FAUSSES CONFID.

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

*Fin du second Acte.*



---

ACTE III.  
SCENE PREMIERE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

**N** On, vous dis-je; ne perdons point de remis : la lettre est-elle prête ?

DORANTE *la lui montrant.*

Oui, la voilà, & j'ai mis dessus rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré qu'Arlequin ne sçait pas ce quartier-là ?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marton ou à moi pour sçavoir ce que c'est ?

DORANTE.

Sans doute, & je lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner, je me charge

94 LES FAUSSES CONFID.

du reste auprès de Marton que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoie que j'hésite un peu ; n'allons-nous pas trop vite avec Araminte ? Dans l'agitation des mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'avanture ?

DUBOIS.

Oh ! Oui : point de quartier, il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sçait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit ? Ah ! je lui apprendrai à vouloir me soufler mon emploi de Confident, pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien ! Puisque tu sçavois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertissois-tu par quelques signes ?

DUBOIS.

Cela auroit été joli, ma foi ; elle ne s'en seroit point apperçue, n'est-ce pas ! & d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit ? Monsieur a souffert ! Parbleu ! il me semble que cette avanture-ci mérite un peu d'inquiétude.

COMEDIE. 95

DORANTE.

Sçais-tu bien ce qui arrivera ? Qu'elle prendra son parti, & qu'elle me renvoyera tout d'un coup.

DUBOIS.

Je lui en défie, il est trop tard ; l'heure du courage est passée, il faut qu'elle nous épouse.

DORANTE.

Prends-y garde ; tu vois que sa mere la fatigue.

DUBOIS.

Je serois bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marton m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah ! vraiment des confusions ! Elle n'y est pas, elle va en essuyer bien d'autres ! C'est moi, qui voyant le train que prenoit la conversation, ai fait venir Marton une seconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étois insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime, en dépit d'elle ? Cela est-il

96. LES FAUSSES CONFID.

agréable ? Vous vous emparez de son bien ; de son cœur , & cette femme ne criera pas ? Allez vite , plus de raisonnement , laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songez que je l'aime , & que si notre précipitation réussit mal , tu me désespères.

DUBOIS,

Ah ! oui , je sçai bien que vous l'aimez ; c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Etes-vous en état de juger de rien ? Allez , allez , vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang froid. Partez , d'autant plus que voici Marton qui vient à propos , & que je vais tâcher d'amuser , en attendant que vous envoyiez Arlequin.



SCENE II.

DUBOIS, MARTON.

**J** MARTON *d'un air triste.*  
E te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service , Mademoiselle ?

MARTON.

Tu me l'avois bien dit , Dubois.

DUBOIS.

DUBOIS.

Quoi donc ! je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON. Que cet Intendant osoit lever les yeux sur Madame.

DUBOIS.

Ah ! oui ; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle : Oh ! jamais je ne l'ai oublié ; cette quillade-là ne valoit rien ; il y avoit quelque chose dedans, qui n'étoit pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh çà , Dubois , il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi , tant qu'on voudra ; je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à Madame, qu'on m'avoit assuré, qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTON.

Mais est-ce là tout ce que tu sçais de lui ? C'est de la part de Madame Argante & de Monsieur le Comte, que je te parle ; & nous avons peur que tu n'ayes pas tout dit à Madame ; ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien , tu n'en feras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi , je ne sçai que son insuffisance, dont j'ai instruit Madame.

98 LES FAUSSES CONFID.

MARTON.

Ne dissimules point.

DUBOIS.

Moi ! un dissimulé ! Moi ! garder un secret ! Vous avez bien trouvé votre homme. En fait de discrétion je mériterois d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison ; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime Madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter ; je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS.

Que j'étois un sot ; elle est si prévenue.

MARTON.

Prévenue à un point que je n'oserois le dire, Du bois.

DUBOIS.

Oh ! le diable n'y perd rien ; ni moi non plus ; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh ! point du tout ; je vous jure. Mais à propos, il vient tout à l'heure d'appeller

C O M É D I E. 99

Arlequin pour lui donner une lettre ; si nous pouvions la saisir ; peut-être en saurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre , oui-dà ; ne négligeons rien. Je vais , de ce pas , parler à Arlequin , s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin ; je crois qu'il vient.

\*\*\*\*\*

S C E N E I I I.

DUBOIS, MARTON,

ARLEQUIN.

ARLEQUIN, voyant Dubois.

A H ! te voilà donc , mal-bâti.

DUBOIS.

Tenez ; n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne ?

MARTON.

Que veux-tu , Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ne sçauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier , Mademoiselle ?

MARTON.

Qui,

100 LES FAUSSES CONFID.

ARLEQUIN.  
C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue, & comme je ne la sçai pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous, ou à cet animal-là; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui en parle, sinon pour l'insulter. J'aimerois mieux que le Diable eût emporté toutes les rues, que d'en sçavoir une par le moyen d'un mal-autru comme lui.

DUBOIS à Marton à part.  
Prenez la lettre. (*haut.*) Non, non, Mademoiselle, ne lui enseignez rien; qu'il galope.

ARLEQUIN.  
Veux-tu te taire?

MARTON *négligemment.*  
Ne l'interrompez donc point, Dubois. Hé bien, veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, & on la fera à son adresse.

ARLEQUIN.  
Ah! voilà qui est bien agréable! Vous êtes une fille de bonne amitié, Mademoiselle.

DUBOIS *s'en allant.*  
Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fâneant-là.

ARLEQUIN.  
Ce malhonnête! Va, va trouver le tableau

pour voir comme il se moque de toi.

MARTON *seule avec Arlequin.*

Ne lui répons rien : donne ta lettre.

ARLEQUIN.

Tenez, Mademoiselle ; vous me rendrez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTON.

Elle sera renduë exactement.

ARLEQUIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de Monsieur Dorante qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON *à part.*

L'indigne!

ARLEQUIN *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

ARLEQUIN *revenant.*

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.



SCENE IV.

Madame ARGANTE, LE  
COMTE, MARTON.

MARTON *un moment seule.*

**N**E difons mot, que je n'aye vû ce que ceci contient.

Madame ARGANTE.

Eh bien, Marton, qu'avez-vous appris de Dubois ?

MARTON.

Rien, que ce que vous ſçaviez déjà, Madame, & ce n'eſt pas aſſez.

Madame ARGANTE.

Dubois eſt un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il eſt vrai que ſa menace paroifſoit ſignifier quelque choſe de plus.

Madame ARGANTE.

Quoiqu'il en ſoit, j'attends Monsieur Remy, que j'ai envoyé chercher ; & ſ'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille ſçaura qu'il oſe l'aimer ; je l'ai réſolu ; nous en avons les préſomptions les plus fortes ; & ne fut-ce que par bienſéance, il faudra bien qu'elle le chaffe : D'un autre côté, j'ai fait venir

COMÉDIE. 103  
l'Intendant que Monsieur le Comte lui pro-  
posoit ; il est ici , & je le lui présenterai sur  
le champ.

MARTON.

Je doute que vous réussissiez , si nous n'a-  
prenons rien de nouveau : Mais , je tiens  
peut-être , son congé , moi qui vous parle .  
Voici Monsieur Remy ; je n'ai pas le temps  
de vous en dire davantage ; & je vais m'éclair-  
cir.

( Elle veut sortir . )

SCÈNE V.

Monsieur REMY , Madame  
ARGANTE , LE COMTE ,  
MARTON.

Monsieur REMY à Marton qui se retire .  
**B**onjour , ma nièce , puisqu'enfin il faut  
que vous la sachiez : Savez-vous ce qu'on  
me veut ici ?

MARTON brusquement.

Passez , Monsieur , & cherchez votre nié-  
ce ailleurs , je n'aime point les mauvais plai-  
sans.

( Elle sort . )

Monsieur REMY.

Voilà une petite fille bien incivile. ( à Ma-

I iij )

104 LES FAUSSES CONFID.

*dame Argante.* On m'a dit de votre part de venir ici, Madame; de quoi est-il donc question?

Madame ARGANTE *d'un ton revêché.*

Ah! C'est donc vous, Monsieur le Procureur?

Monsieur R E M Y.

Oui, Madame, je vous garenti que c'est moi-même.

Madame ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un Intendant de votre façon?

Monsieur R E M Y.

Et, par quel hasard, Madame y trouve-t-elle à redire?

Madame ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

Monsieur R E M Y.

Ma foi, Madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

Madame ARGANTE.

C'est votre neveu, dit-on?

Monsieur R E M Y.

Oui, Madame.

Madame ARGANTE.

Hé bien, tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

LE COMÉDIE. 105

MONSIEUR REMY.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

MADAME ARGANTE.

Non ; mais c'est à nous qu'il déplaît , à moi & à Monsieur le Comte que voilà , & qui doit épouser ma fille.

MONSIEUR R E M Y. *élevant la voix.*

Celui-ci' est nouveau ! Mais , Madame ; dès qu'il n'est pas à vous , il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairait , personne n'a songé à cela ; & pourvu qu'il convienne à Madame Araminte , tout doit être content ; tant pis pour qui ne l'est pas : Qu'est-ce que cela signifie ?

MADAME ARGANTE.

Mais , vous avez le ton bien rogue , Monsieur Remy.

MONSIEUR R E M Y.

Ma foi , vos complimens ne sont point propres à l'adoucir , Madame Argante.

LE COMTE.

Doucement , Monsieur le Procureur , doucement ; il me paroît que vous avez tort.

MONSIEUR R E M Y.

Comme vous voudrez , Monsieur le Comte ; comme vous voudrez ; mais cela ne vous regarde pas : vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connoître ; & nous n'avons que faire ensemble , pas la moindre chose.

106 LES FAUSSES CONFID.

LE COMTE.

Que vous me connoissiez, ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites, que votre neveu plaise à Madame ; elle n'est pas une étrangère dans la maison.

Monsieur R E M Y.

Parfaitement étrangère pour cette affaire-ci, Monsieur ; on ne peut pas plus étrangère : au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel ; dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, & dont Madame parle ici d'une manière choquante.

Madame A R G A N T E.

Votre Dorante est un impertinent.

Monsieur R E M Y.

Bagatelle ! Ce mot-là ne signifie rien dans votre bouche.

Madame A R G A N T E.

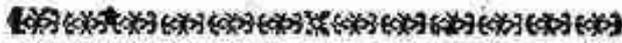
Dans ma bouche ! A qui parle donc ce petit Praticien, Monsieur le Comte ? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence ?

Monsieur R E M Y.

Comment donc ! m'imposer silence ! à moi, Procureur ! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, Madame Argante ?

Madame A R G A N T E.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.



SCENE VI.

ARAMINTE, Me ARGANTE,  
Monsieur REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

Q U'y a-t'il donc ? On diroit que vous vous querellez.

Monsieur REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix , & vous venez très-à-propos , Madame : il s'agit de Dorante ; avez-vous sujet de vous plaindre de lui ?

ARAMINTE.

Non , que je sçache,

Monsieur REMY.

Vous êtes-vous apperçûë qu'il ait manqué de probité ?

ARAMINTE.

Lui ? Non vraiment ; je ne le connois que pour un homme très-estimable.

Monsieur REMY.

Au discours que Madame en tient , ce doit pourtant être un fripon , dont il faut que je vous délivre , & on se passeroit bien du présent que je vous en ai fait , & c'est un impertinent qui déplaît à Madame , qui dé-

108 LES FAUSSES CONFID.

plait à Monsieur qui parle en qualité d'époux futur ; & à cause que je le défens , on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE *froidement.*

On se jette-là dans de grands excès , je n'y ai point de part , Monsieur ; je suis bien éloignée de vous traiter si mal : à l'égard de Dorante , la meilleure justification qu'il y ait pour lui , c'est que je le garde. Mais je venois pour sçavoir une chose , Monsieur le Comte ; il y a là-bas , m'a-t-on dit , un homme d'affaire que vous avez amené pour moi , on se trompe apparemment.

LE COMTE.

Madame , il est vrai qu'il est venu avec moi ; mais c'est Madame Argante....

MADAME ARGANTE.

Attendez , je vais répondre : oui , ma fille , c'est moi qui ai prié Monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez , & que vous allez mettre dehors ; je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre Procureur , au reste ; mais il amplifie.

MONSIEUR REMY.

Courage.

MADAME ARGANTE *vivement.*

Paix ; vous avez assez parlé. ( à Araminte. ) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon ; il ne seroit pas impossible qu'il le fût ; je n'en serois pas étonnée.

ACTE CINQUIÈME. 109

Monſieur R E M Y.

Mauvaiſe parentheſe , avec votre permiſſion , ſuppoſition injurieufe , & tout-à-fait hors d'œuvre.

Madame A R G A N T E.

Honnête homme ſoit ; du moins n'a-t'on pas encore de preuves du contraire , & je veux croire qu'il l'eſt. Pour un impertinent & très-impertinent , j'ai dit qu'il en étoit un , & j'ai raiſon : vous dites que vous le garderez ; vous n'en ferez rien.

A R A M I N T E. *froidement.*

Il reſtera , je vous aſſure.

Madame A R G A N T E.

Point du tout , vous ne ſçauriez ſeriez-vous d'humeur à garder un Intendant qui vous aime ?

Monſieur R E M Y.

Eh ! A qui voulez-vous donc qu'il s'attache ? A vous , à qui il n'a pas affaire ?

A R A M I N T E.

Mais , en effet , pourquoi faut-il que mon Intendant me haïſſe ?

Madame A R G A N T E.

Eh ! Non , point d'équivoque : quand je vous dis qu'il vous aime , j'entens qu'il eſt amoureux de vous ; eh bon françois ; qu'il eſt , ce qu'on appelle amoureux ; qu'il ſoupire pour vous , que vous êtes l'objet ſecret de ſa tendreſſe.

110 LES FAUSSES CONFID.

Monsieur R E M Y *étonné.*

Dorante ?

A R A M I N T E *riant.*

L'objet secret de sa tendresse ! Oh , oui ! très-secret , j'en pense : ah ! ah ! Je ne me croyois pas si dangereuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets , que ne devinez - vous que tous mes gens sont comme lui ; peut-être qu'ils m'aiment aussi : que sçait-on ? Monsieur Remy , vous qui me voyez assez souvent , j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

Monsieur R E M Y.

Ma foi , Madame , à l'âge de mon neveu je ne m'en tirois pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

Madame A R G A N T E.

Ceci n'est pas matière à plaisanterie , ma fille ; il n'est pas question de votre Monsieur Remy ; laissons-là ce bon-homme , & traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font point peindre , vos gens ne se mettent point à contempler vos Portraits , vos gens n'ont point l'air galant , la mine douceuse.

Monsieur R E M Y *à Araminte.*

J'ai laissé passer le bonhomme , à cause de vous , au moins , mais le bonhomme est quelquefois brutal.

C O M E D I E

ARAMINTE.

En vérité, ma mere, vous seriez la premiere à vous moquer de moi, si ce que vous dites me faisoit la moindre impression, ce seroit une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y scaurois que faire, il faut bien m'y accoutumer, & prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous, je n'y avois pas pris garde, & je ne lui en ferai point un reproche; il y auroit de la bifarerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde, j'aime assez les gens de bonne mine.

S C E N E V I I.

ARAMINTE, Me ARGANTE;  
Mr REMY, LE COMTE;  
DORANTE.

DORANTE.  
Je vous demande pardon, Madame, si je vous interromps; j'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables; & dans la conjoncture présente, il est naturel que je sçache mon sort.

LES FAUSSES CONFID.

Madame ARGANTE *ironiquement.*

Son fort ! Le fort d'un-Intendant : que cela est beau !

Monsieur R E M Y

Et, pourquoi n'auroit-il pas un fort ?

ARAMINTE *d'un air vif à sa mere.*

Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (à Dorante.) Quelle est cette conjecture, Monsieur, & le motif de votre inquiétude ?

DORANTE

Vous le sçavez, Madame ; il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place,

ARAMINTE

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous ; ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que Mademoiselle Marton vient de m'assurer que dans une heure je ne serois plus ici.

ARAMINTE

Marton vous a tenu un fort sot discours.

Madame ARGANTE

Le terme est encore trop long ; il devroit en sortir tout-à-l'heure.

Monsieur R E M Y *comme à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE



114 LES FAUSSES CONFID.

LE COMTE *lit haut.*

*Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur les neuf heures du matin chez vous : j'ai bien des choses à vous dire. Je crois que je vais sortir de chez la Dame que vous savez. Elle ne peut plus ignorer la malheureuse passion que j'ai prise pour elle, & dont je ne guérirai jamais.*

Madame ARGANTE.

De la passion ! Entendez-vous, ma fille ?

LE COMTE *lit.*

*Un misérable ouvrier, que je n'attendois pas, est venu ici pour m'apporter la Boëte de ce Portrait que j'ai fait d'elle.*

Madame ARGANTE.

C'est-à-dire, que le personnage sçait peindre.

LE COMTE *lit.*

*J'étois absent, il l'a laissée à une fille de la Maison.*

Madame ARGANTE à Marton.

Fille de la maison ? cela vous regarde.

LE COMTE *lit.*

*On a soupçonné que ce Portrait m'appartient ; ainsi je pense qu'on va tout découvrir, & qu'avec le chagrin d'être renvoyé, & de perdre le plaisir de voir tous les jours celle que j'adore.....*

COMÉDIE. 117

Madame ARGANTE.

Que j'adore ! Ah ! Que j'adore !

LE COMTE *lit.*

*J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.*

Madame ARGANTE.

Je croi qu'il n'a pas mal deviné celui-là ;  
ma fille.

LE COMTE *lit.*

*Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte de mépris dont je n'oserois la croire capable.....*

Madame ARGANTE.

Eh ! Pourquoi non ?

LE COMTE *lit.*

*Mais seulement à cause du peu que je vauz auprès d'elle, tout honoré que je suis de l'estime de tant d'honnêtes gens.*

Madame ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant ?

LE COMTE *lit.*

*Auquel cas, je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes à la veille de vous embarquer, & je suis déterminé à vous suivre.*

Madame ARGANTE.

Bon voyage au galant.

Monsieur REMY.

Le beau motif d'embarquement !

Madame ARGANTE.

Hé bien, en avez-vous le cœur net, ma  
fille ?

116 LES FAUSSES CONFID.

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paroît complet;

ARAMINTE à *Dorante*.

Quoi ! Cette Lettre n'est pas d'une écriture contrefaite ? Vous ne la niez point ?

DORANTE.

Madame....

ARAMINTE.

Retirez-vous!

Monsieur R E M Y.

Eh ! bien , quoi ? C'est de l'amour qu'il a ; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent ; & tel que vous le voyez , il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte Quinze mille livres de rente , sans compter les Mers qu'il veut courir ; voilà le mal ; car , au reste , s'il étoit riche , le Personnage en vaudroit bien un autre ; il pourroit bien dire qu'il adore . ( *contrefaisant Madame Argante.* ) Et cela ne seroit point si ridicule. Accommodez-vous ; au reste , je suis votre Serviteur , Madame. ( *il sort.* )

MARTON.

Fera-t-on monter l'Intendant que Monsieur le Comte a amené , Madame ?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'Intendant ! Allez-vous-en , vous prenez mal votre tems pour me faire des questions.

( *Marton sort.* )

COMEDIE. 117

Madame ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison, c'est Monsieur le Comte qui vous en répond, il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, Madame ?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, Monsieur ; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

Madame ARGANTE.

Mais, en effet, je ne vous reconnois pas ! Qu'est-ce qui vous fâche ?

ARAMINTE.

Tout. On s'y est mal pris : il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensans, que tout m'en choque.

Madame ARGANTE *étonnée*.

On ne vous entend point !

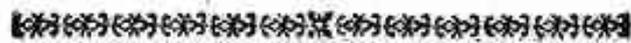
LE COMTE.

Quoique je n'aye aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'apperçois que trop, Madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur, & je serois fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

118 LES FAUSSES CONFID.

Madame ARGANTE.

Non, Monsieur, je vous suis. Ma fille ;  
je retiens Monsieur le Comte ; vous allez  
venir nous trouver apparemment. Vous n'y  
songez pas, Araminte ; on ne sçait que pen-  
ser.



S C E N E I X.

AMARINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

**E**Nfin, Madame, à ce que je vois, vous  
en voilà délivrée. Qu'il devienne tout  
ce qu'il voudra à présent, tout le monde a  
été témoin de sa folie, & vous n'avez plus  
rien à craindre de sa douleur ; il ne dit mot.  
Au reste, je viens seulement de le rencontrer  
plus mort que vif, qui traversoit la galerie  
pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de  
le voir soupirer. Il m'a pourtant fait pitié.  
Je l'ai vû si défait, si pâle & si triste, que j'ai  
eu peur qu'il ne se trouve mal.

*ARAMINTE qui ne l'a pas regardé jus-  
que-là, & qui a toujours rêvé, dit d'un  
ton haut.*

Mais, qu'on aille donc voir : quelqu'un  
l'a-t-il suivi ? Que ne le secouriez-vous ? Faut-  
il le tuer, cet homme ?

C O M E D I E. 119  
D U B O I S.

J'y ai pourvû , Madame. J'ai appelé Arlequin qui ne le quittera pas , & je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien : voilà qui est fini. Je ne suis venu que pour vous dire une chose ; c'est que je pense qu'il demandera à vous parler , & je ne conseille pas à Madame de le voir davantage ; ce n'est pas la peine.

A R A M I N T E *sèchement.*

Ne vous embarrassez pas , ce sont mes affaires.

D U B O I S.

En un mot , vous en êtes quitte , & cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lûe , & que Mademoiselle Mariton a tirée d'Arlequin par mon avis ; je me suis douté qu'elle pourroit vous être utile ; & c'est une excellente idée que j'ai eue-là , n'est-ce pas , Madame ?

A R A M I N T E *froidement.*

Quoi ! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer ?

D U B O I S *librement.*

Oui , Madame.

A R A M I N T E.

Méchant valet ! Ne vous présentez plus devant moi.

D U B O I S *comme étonné.*

Hélas ! Madame , j'ai crû bien faire ;

120 LES FAUSSES CONFID.

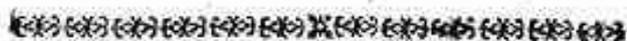
ARAMINTE.

Allez, malheureux ! Il falloit m'obéir ; je vous avois dit de ne plus vous en mêler : vous m'avez jettée dans tous les désagrémens que je voulois éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eu sur son compte, & ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit, ce n'est que par le plaisir de faire du mal : il m'importoit peu d'en être instruite ; c'est un amour que je n'aurois jamais scû, & je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous : lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit, qui vous a bien traité, qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même. Il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voye jamais, & point de replique.

DUBOIS *s'en va en riant.*

Allons, voilà qui est parfait.

SCENE



S C E N E X.

ARAMINTE , MARTON.

MARTON *triste.*

**L**A manière dont vous m'avez renvoyée,  
Il n'y a qu'un moment, me montre que  
je vous suis désagréable, Madame, & je  
crois vous faire plaisir en vous demandant  
mon congé.

ARAMINTE *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention est-elle que je parte dès  
aujourd'hui, Madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure - ci est bien triste pour  
moi!

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je suis au désespoir!

ARAMINTE *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en  
aller? Eh bien, restez, Mademoiselle, restez;  
j'y consens; mais finissons, I

122 LES FAUSSES CONFID.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferois-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, & que j'ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie? Inventerai-je des secrets pour vous les dire?

MARTON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, Madame, d'où vient ma disgrâce?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination; vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah! Madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté, par ignorance, l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE *à part.*

Hélas!

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher; car il vient de me parler; j'étois son ennemie, & je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vûe; c'est Monsieur Remy qui m'a trompée, & j'excuse Dorante.

C O M É D I E.

173

A R A M I N T E.

A la bonne heure.

M A R T O N

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hazard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, & que j'ai jetté dans une douleur dont je suis pénétrée ?

A R A M I N T E *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marton ?

M A R T O N.

Laissons-là mes sentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avois, & je serai contente.

A R A M I N T E.

Ah ! je te la rends toute entiere.

M A R T O N *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

A R A M I N T E.

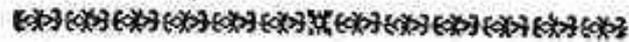
Non, Marton, tu ne l'es pas encore : tu pleures, & tu m'attends.

M A R T O N.

N'y prenez point garde ; rien ne m'est si cher que vous !

A R A M I N T E.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Arlequin.



SCENE XII.

ARAMINTE, MARTON,  
ARLEQUIN.

ARAMINTE.  
Que veux-tu ?

ARLEQUIN *pleurant & sanglotant.*  
J'aurois bien de la peine à vous le dire ;  
car je suis dans une détresse qui me coupe  
entièrement la parole , à cause de la  
trahison que Mademoiselle Marton m'a faite :  
Ah ! quelle ingrâte perfidie !

MARTON.  
Laisse-là ta perfidie , & nous dis ce que  
tu veux.

ARLEQUIN.  
Ahi ! cette pauvre lettre : quelle exco-  
querie !

ARAMINTE.  
Dis donc ?

ARLEQUIN.  
Monsieur Doranto vous demande , à ge-  
noux , qu'il vienne ici vous rendre compte  
des paperasses qu'il a eu dans les mains de-  
puis qu'il est ici ; il m'attend à la porte où il  
pleure.

COMEDIE. 125  
MARTON.

Dis lui qu'il vienne.

ARLEQUIN.

Le voulez-vous, Madame ? Car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON *d'un air triste & attendri.*

Parlez-lui, Madame, je vous laisse.

ARLEQUIN *quand Marton est partie.*

Vous ne me répondez point, Madame.

ARAMINTE.

Il peut venir.



SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

**A** Pprochez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paroître devant vous.

ARAMINTE *à part.*

Ah ! Je n'ai guères plus d'assurance que lui (*haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers ? Je m'en fie bien à vous ; ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

Lij.

126 LES FAUSSES CONFID.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit, si tremblant, que je ne saurois parler.

ARAMINTE *à part avec émotion.*

A! Que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE *ému.*

Un de vos Fermiers est venu tantôt, Madame.

ARAMINTE *émuë.*

Un de mes Fermiers! ... Cela se peut bien.

DORANTE.

Oui, Madame, ... il est venu.

ARAMINTE *toujours émuë.*

Je n'en doute pas.

DORANTE *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah, de l'argent! ... Nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, Madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui ... je le recevrai ... vous me le donnerez. (*à part.*) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne seroit-il pas temps de vous l'apporter ce soir, ou demain, Madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous ! Comment vous garder jusques-là, après ce qui est arrivé ?

DORANTE *plaintivement.*

De tout le reste de ma vie, que je vais passer loin de vous, je n'aurois plus que ce seul jour qui m'en seroit précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moiën, Dorante ; il faut se quitter. On fait que vous m'aimez, & on croiroit que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas, Madame ! Que je vais être a plaindre !

ARAMINTE.

Ah ! Allez, Dorante, chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu ! J'avois un portrait, & je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir ? Vous savez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de long-temps m'en dédommager ; d'ailleurs, celui-ci m'auroit été bien cher ! Il a été entre vos mains, Madame.

ARAMINTE.

Mais, vous n'êtes pas raisonnable.

128 LES FAUSSES CONFID.

DORANTE.

Ah, Madame ! Je vais être éloigné de vous ; vous serez assez vengée ; n'ajoutez rien à ma douleur !

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait ! Songez-vous que ce seroit avoier que je vous aime ?

DORANTE.

Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! Qui pourroit se l'imaginer ?

ARAMINTE *d'un ton vif & naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE *se jettant à ses genoux.*  
Je me meurs !

ARAMINTE.

Je ne sai plus où je suis : modérez votre joie ; levez-vous, Dorante.

DORANTE *se lève, & tendrement.*

Je ne la mérite pas ; cette joie me transporte ; je ne la mérite pas, Madame : vous allez me l'ôter ; mais, n'importe, il faut que vous soiez instruite.

ARAMINTE *étonnée.*

Comment ! Que voulez-vous dire ?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'est passé chez-vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, & que le Portrait que j'ai fait ; tous les incidens qui sont arrivés partent de l'industrie d'un Domestique, qui sçavoit mon a-

COMÉDIE. 129

mour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'esperance du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagème : il vouloit me faire valoir auprès de de vous. Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour & mon caractere ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise ; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE *le regardant quelque tems sans parler.*

Si j'apprenois cela d'un autre que de vous, je vous haïrois, sans doute ; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paroît incroyable, & vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur, n'est point blâmable : il est permis à un Amant de chercher les moyens de plaire, & on doit lui pardonner, lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi ! La charmante Araminte daigne me justifier !

ARAMINTE.

Voici le Comte avec ma mere ; ne dites mot, & laissez-moi parler.

SCENE XIII. & derniere.

DORANTE, ARAMINTE;  
LE COMTE, Me ARGANTE.

Madame ARGANTE *voyant Dorante*

Q Uoi ! Le voilà encore !

ARAMINTE *froidement,*

Oui, ma mere. (*au Comte.*) Monsieur le Comte, il étoit question de mariage entre vous & moi, & il n'y faut plus penser. Vous méritez qu'on vous aime ; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, & je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

Madame ARGANTE.

Quoi donc ! Que signifie ce discours ?

LE COMTE.

Jé vous entens, Madame ; & sans l'avoir dit à Madame. (*montrant Madame Argante.*) Jé songeois à me retirer. J'ai deviné tout. Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimoit : il vous a plû ; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous alliez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

C O M E D I E. 135

Madame ARGANTE *outrée*,  
La fortune à cet homme-là !

LE COMTE *tristement*.

Il n'y a plus que notre discussion , que nous réglerons à l'amiable ; j'ai di que je ne plaiderois point , & je tiendrai parole,

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux : envoyez - moi quelqu'un qui en décide , & ce sera assez.

Madame ARGANTE.

Ah ! La belle chute ! Ah ! Ce maudit Intendant ! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira ; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colere , & finissons.

( ils sortent. )

DUBOIS.

Ouf ! Ma gloire m'accable : je mériterois bien d'appeller cette femme-là ma Bru.

ARLEQUIN.

Pardî , nous nous soucions bien de ton Tableau à present : l'Original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN,